

Les « Gueules Rouges » du Luberon

La mine d'ocre, source de mutations du champ à la ville (fin XIX^e siècle-fin XX^e siècle)

Romain Gardi

Émulations - Revue de sciences sociales, 2023, n° 43-44, « Aux champs, à l'atelier et à la mine. Expériences du travail hors de l'usine, entre mondes ruraux et urbains (XIX^e-XXI^e siècles) ».

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/gardi>

Pour citer cet article

Romain Gardi, « Les "Gueules Rouges" du Luberon. La mine d'ocre, source de mutations du champ à la ville (fin XIX^e siècle-fin XX^e siècle) », *Émulations*, n° 43-44, Mise en ligne le 18 octobre 2023.

DOI : 10.14428/emulations.043-44.09

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Les « Gueules Rouges » du Luberon

La mine d'ocre, source de mutations du champ à la ville
(fin XIX^e siècle-fin XX^e siècle)

Romain Gardi¹

[Résumé] En Vaucluse, le « Colorado Provençal » de Rustrel, ancienne mine d'ocre à ciel ouvert et les galeries de Bruoux à Gargas, anciennes mines d'ocre souterraines, font partie aujourd'hui des sites touristiques les plus visités du département. En Luberon, les premières mines d'ocres sont exploitées dès la fin du XVIII^e siècle. Mais il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que la mine d'ocre marque irrémédiablement les paysages et les sociétés locales de certains villages du Luberon. À partir d'archives publiques et privées, cet article étudie la lente émergence du monde de la mine d'ocre et de ses « Gueules Rouges » au village à la fin du XIX^e siècle, son expansion jusqu'aux années 1930, avant sa désindustrialisation au milieu du XX^e siècle marquant la fin des « Gueules Rouges », puis sa renaissance en tant qu'objet d'un tourisme industriel à la fin du XX^e siècle. Elle permet d'interroger sous un nouvel angle les mutations économiques, sociales, culturelles et paysagères du Luberon entre la fin du XIX^e siècle et celle du XX^e siècle.

Mots clés : mines, ocre, ouvriers, paysans, village, Luberon.

«Les gueules rouges» from the Luberon. The ochre mine as a source of changes from the field to the city (from the end of the XIXth century to the end of the XXth century)

[Abstract] In Vaucluse, the “Colorado Provençal” in Rustrel, a former open-pit ochre mine, and the tunnels of Bruoux in Gargas, former underground ochre mines, are today two of the most visited tourist sites in the area. In the Luberon, the first ochre mines were exploited at the end of the eighteenth century. However, it was not until the end of the 19th century that the ochre mine had an irrevocable impact on the landscapes and local society of a few villages of the Luberon. Using public and private archives, this article studies the slow emergence of the ochre mine world and of its “Gueules Rouges” in the village at the end of the nineteenth century, its expansion until the 1930s, before its deindustrialization in the middle of the 20th century marking the end of the “Gueules Rouges”, and then its revival as an object of industrial tourism at the end of the 20th century. It allows us to examine from a new angle the economic, social, cultural and landscape changes of the Luberon between the end of the 19th century and the end of the 20th.

Keywords: mines, ochre, worker, peasants, village, Luberon.

Introduction

Le monde de la mine, avec ses « Gueules Noires », possède une riche historiographie (Treppe, 1971 ; Cooper-Richet, 2002 ; Fontaine, 2014). En Provence, le bassin minier des Bouches-du-Rhône a largement été étudié (Daumalin *et al.*, 2004) et une attention particulière a été portée aux « Gueules Rouges » des mines de bauxite du Var (Arnaud, Guillon, 1989). Alors qu'aujourd'hui, le « Colorado Provençal » de Rustrel et les mines

¹ Avignon Université.

de Bruoux à Gargas font partie des sites touristiques les plus visités du département de Vaucluse, la mine d'ocre et ses « Gueules Rouges » ont peu intéressé la recherche historique jusqu'à nos jours, contrairement à l'étude des origines géologiques de l'ocre, qui a donné lieu à des dizaines de publications depuis 1980. Jusqu'à alors, les quelques références à la mine d'ocre se rencontraient dans les monographies locales, comme celle de Fernand Sauve sur le village de Gargas (Sauve, 1905). Par la suite, les publications abordant le sujet ont été très rares et trop synthétiques. Il s'est agi principalement d'articles d'actualité ou de reportages, analysant la situation du moment, parfois à travers des cas particuliers. La célèbre étude de Laurence Wylie sur le village de Roussillon (Wylie, 1968) a le mérite d'avoir été rédigée dans un contexte d'abandon progressif de la mine d'ocre. Il affirme que Roussillon serait passé entre 1900 et 1950 du statut de « village de mineurs » à une communauté fermière expédiant des primeurs, légumes, fruits et vins vers la France du Nord. Toutefois, aucune étude d'envergure n'a été entreprise sur le sujet, à l'image du travail de Jean-Charles Guillaume sur la Bourgogne (Guillaume, 1997) ni aucune étude fine de l'évolution de la population active des villages ocriers n'a été réalisée à ce jour. Des travaux universitaires sont venus éclairer plusieurs aspects de la mine d'ocre sans jamais mettre l'accent sur les interconnexions entre agriculture, artisanat et industrie, ainsi qu'entre ruralités et mondes urbains afin de mieux comprendre la complexité des rapports au travail entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle (Olivier, 2004) dans les villages du Luberon.

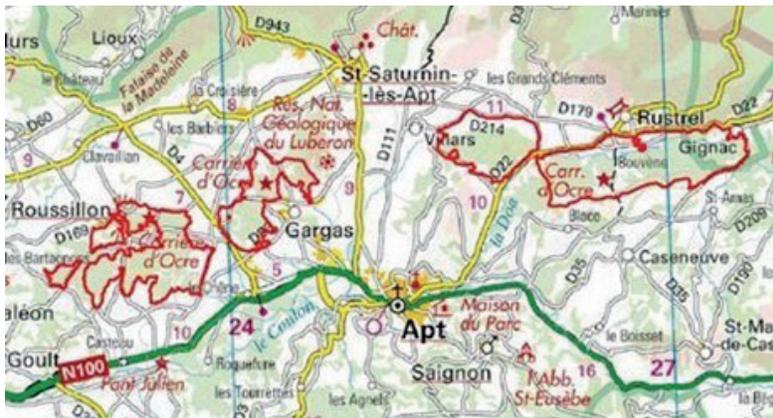


FIGURE 1 : EXTRAIT DE LA CARTE TOPOGRAPHIQUE DE L'ENSEMBLE FORMÉ PAR LES OCRES DU PAYS D'APT, CLASSÉ PARMI LES SITES DU DÉPARTEMENT DE VAUCLUSE PAR DÉCRET DU 18 SEPTEMBRE 2002, CARTE IGN, 2003

Les habitants du village de Roussillon, qui concentre le plus gros gisement d'ocre au monde, sont les premiers à extraire l'ocre dès la fin du XVIII^e siècle. Dès 1785, Jean-Étienne Astier met en œuvre des moyens artisanaux pour extraire cette fine poudre de différentes couleurs. Cet ancien boisselier est le premier à avoir l'idée de séparer l'ocre

du sable. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, cette exploitation s'effectue avec des moyens très rudimentaires. Jean-Étienne Astier lave son minerai dans un pétrin de boulanger, le laisse sécher dans des petits bassins et broie son ocre pour la rendre en poudre avec des meules servant pour le blé ; puis il la tamise, d'abord avec des tamis ayant des grilles très fines et ensuite avec de vieux draps usés. Le produit final obtenu est le point de départ pour une méthode d'obtention de ce pigment qui se perfectionne lentement. Au début, cette activité artisanale se développe peu et il faut attendre l'arrivée du chemin de fer en 1877, pour qu'elle commence à devenir préindustrielle – c'est-à-dire dans le cadre d'un système organisé de la production reposant sur des rapports sociaux spécifiques, contenant déjà en germe les caractéristiques du mode de production capitaliste. Et ce n'est qu'entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle, à Roussillon comme dans les villages limitrophes – Gargas et Rustrel – que s'instaure alors une dynamique économique liée à cette industrie naissante. Pendant longtemps, elle occupe les paysans principalement l'hiver pour l'extraction du minerai et interfère peu avec les travaux dans les champs. Cela permet à certains habitants de Roussillon, Gargas, Rustrel, d'être paysans, ouvriers agricoles ou ouvriers ocriers selon les périodes et la nécessité. Peut-on pour autant appliquer aux villages ocriers du Luberon, le modèle défini par l'historien américain Franklin Mendels, et encore discuté de nos jours, de proto-industrialisation (Mendels, 1972 ; Olivier, 2004) – modèle selon lequel l'industrialisation « à la française » n'a pas substitué une révolution industrielle à une révolution agricole, mais a laissé s'épanouir conjointement l'une et l'autre ? Dans quelle mesure la mine d'ocre participe-t-elle aux transformations économiques, sociales, culturelles et paysagères des villages ocriers du Luberon entre la fin du XIX^e siècle et la fin du XX^e siècle ?

Cet article propose d'étudier la mine comme le possible point de départ des évolutions économiques, sociales, culturelles et paysagères des villages ocriers du Luberon entre la fin du XIX^e siècle et celle du XX^e siècle. Comment le monde de la mine d'ocre apparaît-il puis se transforme-t-il ? Qui sont les « Gueules Rouges » au village ? Comment évoluent leurs conditions de travail ? Le groupe social des ouvriers ocriers devient-il dominant au village ? L'agriculture recule-t-elle à mesure que la mine d'ocre avance ? En proposant une réduction d'échelle au niveau des individus ou des groupes de base (comme la famille ou la communauté villageoise), la micro-histoire est la méthode d'enquête choisie afin de pouvoir varier utilement les échelles d'observation pour obtenir des résultats inédits, propres à enrichir la connaissance de ces sociétés locales. Les sources mobilisées pour mener une micro-histoire de ces mutations sont principalement les archives publiques départementales et municipales et les archives privées de l'entreprise Janselme, acquises par la municipalité de Gargas à la fin des années 1990.

Nous verrons dans cet article que le monde de la mine d'ocre et de ses « Gueules Rouges » semble lentement émerger à la fin du XIX^e siècle dans un contexte de crise agricole (1). Les années qui courent de la Belle Époque à la crise de 1929, caractérisées par une forte expansion de la mine d'ocre, apparaissent comme le temps des « Gueules Rouges » au village (2). À partir des années 1930, la mine d'ocre entre en déclin avant d'être abandonnée au tournant des années 1960 (3). À la fin du XX^e siècle, débute alors

pour la mine d'ocre le temps de la mise en valeur patrimoniale et touristique. C'est sur les particularités de la mine d'ocre que l'on souhaite revenir ici, de manière synthétique et globale, en étant attentif aux discontinuités temporelles et spatiales qui les caractérisent. On raisonne souvent en effet comme si les mines, « la Mine » était une essence immuable (Fontaine, 2016). Cet article, à vocation exploratoire, vise aussi à ouvrir des pistes de recherche sur un sujet peu étudié. Ainsi, s'il veut cerner les expériences du travail du monde de la mine d'ocre sur un temps long, il appelle à d'autres recherches, plus approfondies.

1. L'invention de la mine d'ocre au village et de ses « Gueules Rouges » à la fin du XIX^e siècle

À la fin du XIX^e siècle, la mine d'ocre permet de fixer une activité rémunératrice et une main-d'œuvre croissante sur le territoire de plusieurs villages du Luberon. Son exploitation intensive contribue à façonner l'image d'une économie locale marquée par la vivacité de ses industries rurales, plus que jamais dominantes dans l'appareil productif industriel vauclusien et français de la fin de ce siècle (Lévy-Leboyer, 1996). La mine d'ocre vit alors en étroite symbiose avec le monde agricole : les « Gueules Rouges » sont majoritairement des hommes issus de la terre qui abandonnent partiellement ou complètement leur métier traditionnel pour se lancer dans l'exploitation d'une mine d'ocre. Elle entraîne la transformation de plusieurs villages : principalement Gargas, Roussillon et Rustrel. Là plus qu'ailleurs, la mine d'ocre investit le paysage. Après le déclin des activités agricoles locales – culture de la garance, sériciculture et viticulture – et l'arrivée du train à Apt à la fin des années 1870, ces villages passent d'une économie essentiellement agricole à une économie mixte où la mine d'ocre occupe une part croissante de la population active jusqu'au tournant des années 1930. Dans quelle mesure, la mine d'ocre transforme-t-elle l'économie, la société et le paysage rural de Roussillon, Gargas et Rustrel à la fin du XIX^e siècle ? Qui sont les premières « Gueules Rouges » au village ? Pour répondre à ces deux questions, il faut se demander comment les mines d'ocre apparaissent puis évoluent dans les campagnes de ces villages, quelles techniques accompagnent leur développement et enfin quels individus composent cette nouvelle société rurale.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'exploitation de la mine d'ocre connaît un cycle artisanal sur lequel les archives sont peu loquaces (Tur, 2004). Bien que peu répandue, elle est loin d'être absente. Au milieu du XIX^e siècle, le village de Roussillon exporte plus de 1000 tonnes de pigment par an². C'est à ce moment que son exploitation commence à attirer lentement des appétences à Gargas. Mathieu Thomas, négociant, et Noël Tamisier, sans profession, comptent parmi les premiers artisans ocriers à créer leur exploitation au village de Gargas. Venus d'Apt, ils commencent en 1854 par acheter en indivision une mine d'ocre au quartier du Tomple et une terre labourable voisine pour

² Archives municipales d'Apt, désormais AMA, 2 O 2, rapport auprès du conseil municipal d'Apt, 1857.

y creuser des bassins. L'entente est alors simplement verbale. En 1855, Noël Tamisier décide d'augmenter sa surface d'exploitation en acquérant pour son compte personnel des terres et le droit d'extraire à perpétuité des pierres pouvant servir à la fabrication de l'ocre. En 1855, les deux hommes forment une société pour la fabrication de l'ocre dont le siège est établi à Apt. Prévue pour une durée de six ans, la société est liquidée au bout d'une année, puis dissoute en 1857. Malgré la durée de vie très brève de l'association, les archives du tribunal civil chargé de partager l'actif de la société laissent entrevoir plusieurs aspects intéressants sur la valeur des mines d'ocre, les problèmes liés à l'alimentation en eau, le matériel utilisé pour l'extraction et la fabrication³. L'estimation des mines d'ocre par les experts tient compte d'une part de la richesse du minerai, d'autre part de la facilité d'exploitation de la mine. La mine dite de l'ouest (70 ares), supérieure à la seconde sur ces deux points, est estimée à 6000 francs avec les bassins attenants. Quant à la mine d'est (40 ares), elle est évaluée à 2000 francs. Cette dernière avait été achetée 1100 francs en 1854. En ce milieu de siècle, l'ocre accroît donc d'autant le prix de la terre que le minerai est riche et facile à extraire. Le capital de l'exploitation est constitué d'un simple hangar et de bassins de décantation creusés auprès des gisements ; l'outillage se compose de deux pics ou marteaux et de deux bayards (pour l'extraction), d'une petite charrette estimée à 80 francs, d'une inserre, d'une brouette et de deux civières (pour le transport de l'ocre), d'un blutoir estimé à 30 francs, d'une balance romaine. L'entreprise, pour artisanale qu'elle soit, paraît viable. Les deux hommes décident d'ailleurs de continuer l'exploitation des mines d'ocre après 1857, mais chacun de leur côté.

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour voir se développer la mine d'ocre dans le paysage de ces villages. Elle représente au départ une activité refuge qui se développe d'autant plus rapidement qu'elle ne nécessite ni connaissances particulières ni capitaux importants. Nombreux sont ceux qui saisissent une telle opportunité. En effet, entre 1860 et 1890, le Vaucluse est frappé par de multiples crises agricoles, d'une ampleur sans précédent. Vers 1870, un insecte, le phylloxéra, ravage le vignoble en s'attaquant aux racines et aux feuilles des ceps pour en sucer la sève et rapidement épuiser la plante. La culture de la garance, l'une des ressources principales du Pays d'Apt, commence à décliner ; les racines de cette plante étaient abondamment employées pour teindre les tissus en une belle couleur rouge et principalement les pantalons des uniformes de l'armée française au XIX^e siècle. Cette teinture naturelle, de plus en plus concurrencée par des colorants synthétiques, est progressivement abandonnée, faute de rentabilité, par les paysans vauclusiens à la fin du XIX^e siècle. Enfin, au même moment, la sériciculture est également progressivement abandonnée. Durant cette période, le monde agricole du département possède donc de grandes difficultés à survivre et en moins d'un demi-siècle, de nombreux villages se vident de leurs habitants. Cependant, dans certains villages du Luberon, la mine d'ocre permet de faire face à la

³ Archives départementales de Vaucluse, désormais ADV, 3 U 1/210, rapport d'expertise, juin 1856.

crise pour de nombreuses familles⁴. Ainsi, malgré toutes les difficultés économiques locales de cette période, on peut voir que grâce au début de l'exploitation des mines d'ocre, les habitants de Gargas, de Roussillon et de Rustrel sont un peu moins touchés et surtout de façon moins durable par la crise exclusivement rurale que ne le sont les habitants des villages du Haut-Luberon ou des Monts de Vaucluse. D'autant plus que cette industrie naissante occupe les paysans principalement l'hiver pour l'extraction du minerai et interfère peu avec les travaux dans les champs. Pour ce qui concerne d'autres opérations de préparation du pigment, c'est en été après les moissons que le minerai est lavé puis séché dans les bassins.

À la fin du XIX^e siècle, l'exploitation des mines d'ocre se fait, soit par galeries, soit à ciel ouvert suivant que la couche de stérile – couche géologique intermédiaire sans intérêt d'exploitation – est grande ou faible (Tamisier, 1936). Malgré les expériences d'extraction souterraine tentées par le passé, le creusement de galeries se fait encore de manière expérimentale. En 1880, l'administration visite la mine d'ocre Icard et constate qu'elle « est exploitée dans des conditions très dangereuses comme travail et accès. Une galerie souterraine tracée dans des marnes peu solides et sans aucun moyen de soutènement donne accès à un puits sans boisage et à un chantier où l'abattage de l'ocre se fait de la manière la plus imprudente »⁵. La mine d'ocre est interdite mais aucune réglementation n'est proposée. À cette époque-là, le village ne compte que quelques mines, creusées de façon hasardeuse par des exploitants n'ayant aucun savoir particulier. Le terrain étant très compact, les galeries ne sont pas boisées, ce qui multiplie les risques d'éboulement. Le premier accident survient en 1882, dans la mine d'ocre de Célestin Sauvan : le mineur Victor « voulant trop encaver sous le sol du rocher »⁶ provoque la chute d'un bloc d'ocre et meurt sur le coup. Les mines d'ocre souterraines sont alors encore peu nombreuses (moins d'une dizaine de galeries) car les ocriers se sont précipités sur le gisement du Bruoux et sont occupés à découvrir le minerai gisant sous quelques mètres de stérile. À partir de 1884, le développement de l'extraction en galeries souterraines à Gargas débute réellement avec les premières adjudications communales. Les exploitants commencent alors « à percer des galeries perpendiculaires à la direction générale des affleurements »⁷. Malgré les fréquentes visites de l'ingénieur des mines, les éboulements sont inévitables. En 1885, deux ouvriers en sont victimes dans la carrière de Marien Barthélémy à Bruoux : Alfred Gay, journalier âgé de 42 ans, et Albert Fallet, jeune charretier de 18 ans, écrasé avec ses mulets et son tombereau. La carrière en question, commencée à ciel ouvert en 1882, était exploitée en galeries depuis quelques jours.

Jusqu'au début du XX^e siècle, les techniques d'extraction n'évoluent guère. Dans les mines à ciel ouvert, les ouvriers enlèvent à la pioche-hache le stérile, puis s'attaquent au minerai par gradins droits. Les mines commencées à ciel ouvert sont souvent conti-

⁴ ADV 7 S 1586, dossier Denis Ripert, lettre au préfet de l'adjoint au maire de Gargas, 1878.

⁵ ADV 8 S 29, lettre de l'ingénieur en chef des mines de Marseille au préfet de Vaucluse, 27 août 1880.

⁶ ADV 8 S 29, rapport du maire de Gargas sur l'accident du 20 avril 1882, 23 avril 1882.

⁷ ADV 8 S 29, rapport de l'ingénieur des mines, 2 juillet 1887.

nuées en galeries, par exemple lorsque la couche de stérile devient trop importante. Dans les mines souterraines, l'extraction est plus laborieuse. Firmin Maurizot, un des premiers mineurs recrutés aux galeries de Bruoux de la société Janselme, occupe la pénible tâche de mineur devant attaquer le front de taille au fond de la mine, métier le plus dur et le plus risqué. Éclairé par une lampe acétylène, il doit, dans des positions très peu confortables, à genoux ou couché, arracher des parois le minerai peu friable. L'abattage se fait au pic par le mineur d'avancement, qui commence toujours par tailler la voûte, se ménageant pour cela une niche, que deux autres mineurs isolent des parois par des cheminées creusées latéralement. Le minerai détaché par blocs est ensuite chargé sur des tombereaux, puis vidé dans une décharge avant d'être lavé. Dans ces mines souterraines, le souci constant des ocriers est l'évacuation des eaux d'infiltration. À la fin du XIX^e siècle, les pratiques d'extraction font énormément appel à l'improvisation, et la volonté de rentabilité l'emporte souvent sur le respect des règles de sécurité (Locci, 1999).

Au début de l'exploitation, la distinction entre ouvriers et patrons n'est pas aussi évidente qu'au tournant des années 1900 (Tur, 2004). Les premières mines d'ocre n'occupent qu'un à deux individus, souvent les exploitants eux-mêmes, dont la tâche se confond avec celle des ouvriers. De manière générale, à la fin du XIX^e siècle, les premières « Gueules Rouges » au village sont des paysans issus de la petite et moyenne paysannerie. En 1882, à Gargas, sur les cinquante-quatre ocriers qui exploitent une mine d'ocre, plus de la moitié sont cultivateurs ou propriétaires cultivateurs (âgés de 45-50 ans en moyenne), un sur dix est fermier, et seulement deux individus sont propriétaires ou rentiers⁸. Les paysans pluriactifs de Gargas, Roussillon et Rustrel, connaissent, chacun à leur niveau, une forme de promotion sociale. Si tel n'est pas leur but, la mine d'ocre exploitée quelques jours par semaine favorise en tout cas la reconstitution de leurs exploitations. Pour les plus entreprenants des cultivateurs et des fermiers, la mine d'ocre joue le rôle d'ascenseur social, permettant notamment l'accession à la propriété. Quant aux propriétaires et propriétaires cultivateurs, ils se servent de leur assise foncière et financière pour investir la mine d'ocre, espérant se hisser au sommet de la notabilité locale, voire rejoindre la bourgeoisie urbaine (en déménageant à Apt).

La mine d'ocre, qui attire donc une majorité de paysans, propriétaires ou non de leur parcelle, est avant tout, au moins au début, une activité refuge vers laquelle ils se tournent pour reconstituer leur terroir, subvenir à leurs besoins le temps de replanter de la vigne et de moderniser leur exploitation. Ainsi, les paysans ocriers des débuts laissent progressivement place à de véritables entrepreneurs capitalistiques. Les nouvelles exploitations, qui se développent dans les années 1890, emploient de nombreux ouvriers, et sont conduites par de véritables entrepreneurs. À partir de la fin des années 1880, des gens de la ville – Apt en particulier – investissent en nombre les mines d'ocre des villages de Gargas, Roussillon et Rustrel. D'une certaine façon, ces urbains favorisent le déplacement du centre de gravité ocrier de la campagne vers la ville. En

⁸ Archives municipales de Gargas, désormais AMG, 2 O 3, liste des ocriers de 1882.

effet, dès cette époque, les quartiers d'Apt proches de la gare se couvrent de fabriques. Certains ocriers comme Lucien Anselme et Henri Fornier continuent d'exploiter les mines d'ocre de Gargas mais choisissent de transformer le minerai à Apt (Tur, 2004).

Dans les villages ocriers du Luberon, la mine d'ocre transforme peu à peu le paysan pluriactif en ouvrier ocrier. Avant la fin du XIX^e siècle, son exploitation ne provoque pas une évolution notable de la population ouvrière. À Gargas, en 1881, Pierre Besançon est le seul à déclarer cette profession. Les ocriers sont des paysans pluriactifs, qui occupent la morte-saison. Dix ans plus tard en 1891, le village ne compte pas « cent cinquante ouvriers » (Tur, 2004), mais seulement 25 puis 56 en 1901⁹. La mine d'ocre préserve néanmoins Gargas de l'exode rural qui touche durement le Pays d'Apt à la fin du XIX^e siècle. Elle freine le départ des paysans vers la ville (contrairement à Roussillon et Rustrel) et dans le même temps attire une main-d'œuvre croissante. Près d'un ouvrier sur deux n'est pas né au village. La population de Gargas déclinante jusqu'en 1881 (753 habitants) est en constante hausse jusqu'en 1901 (853 habitants). À l'orée du XX^e siècle, la pluriactivité ne disparaît pas mais bascule du côté de la mine d'ocre. Elle ne sert plus à combler les jours chômés du calendrier agricole. C'est dorénavant l'agriculture qui permet d'occuper les moments de chômage industriel. À cette époque, la main-d'œuvre ocrière n'est pourtant ni compartimentée ni formée en classe : elle reste aussi flexible que vingt ans plus tôt. En 1896, Jean Testard reconnaît lui-même que dans les moments d'intense activité, « les auxiliaires [peuvent être] fournis par les manœuvres, agriculteurs ou autres, le travail n'exigeant pas de connaissances spéciales »¹⁰. À aucun moment, la société ouvrière n'est donc fermée sur elle-même. Malgré les centaines de « Gueules Rouges » du Pays d'Apt, aucune véritable classe ouvrière comparable à celles des mines de Carmaux dans le Tarn ne semble émerger (Trempe, 1971).

2. Le temps des « Gueules Rouges » au village ? La mine d'ocre en expansion (années 1900-1930)

En 1900, Roussillon est décrit comme « un village de mineurs » (Wylie, 1988). Toutefois, l'étude attentive des listes nominatives du recensement infirme ce constat. Le recensement de 1901 brosse le portrait d'une communauté encore largement dominée par l'agriculture. 60 % des actifs travaillent la terre contre 11 % d'actifs dans l'ocre¹¹. La proportion est encore plus forte à Rustrel, avec 77 % d'agriculteurs¹². La mine d'ocre ne constitue pas le nouvel eldorado. Au début du XX^e siècle, la concurrence occasionne une baisse du prix de l'ocre et a pour conséquence l'élimination progressive des petits exploitants. Quelques petits propriétaires habitant Gargas qui ont commencé à exploiter des mines d'ocre ne peuvent pas continuer. C'est le cas de la famille Icard, qui avait

⁹ AMG, 1F 4-5, listes nominatives de recensement.

¹⁰ ADV 11 J 64, réponse de l'ocrier Jean Testard à l'enquête de la Chambre de commerce d'Avignon, 10 août 1896.

¹¹ ADV 6M 198, recensements de population, listes nominatives de la commune de Roussillon, 1901.

¹² ADV 6M 199, recensements de population, listes nominatives de la commune de Rustrel, 1901

l'ambition d'exploiter une mine près de la Bladayre. Cette famille doit revendre ses terrains peu productifs en ocre et revenir à son activité d'origine, l'agriculture. Ainsi, certains s'aperçoivent que la mobilité sociale ne va pas toujours dans le bon sens, les imprudents trop confiants dans ce qui aurait pu être un eldorado y perdent une bonne partie de leur patrimoine. Alors que la surproduction d'ocre a principalement pour cause le marché international (l'Amérique du Nord essentiellement), des ocriers de Bourgogne et du Vaucluse se regroupent dans la Société des Ogres de France (SOF) en 1901. À Gargas, la SOF ouvre de nombreuses mines d'ocre et emploie plusieurs centaines d'ouvriers-mineurs, parfois d'origine italienne, qui creusent des kilomètres de galeries entre 1900 et 1930. Cependant, cette importante société n'englobe pas tous les ocriers du Pays d'Apt, dont certains restent très indépendants. Ainsi la famille Janselme, qui connaît une ascension sociale remarquable, garde son indépendance grâce à ses nombreuses galeries souterraines riches en minerai de qualité. En 1901, Paul Janselme en possède déjà une quinzaine de kilomètres¹³.

Toutefois, en ce début de XX^e siècle, aucun exploitant ocrier n'abandonne totalement la terre. Certains y voient un moyen facile pour accéder à un niveau social supérieur et par suite avoir la tentation de quitter le monde agricole. Ni les habitants de Gargas, ni ceux de Roussillon ou de Rustrel, n'abandonnent complètement l'exploitation de leurs terres, qu'ils soient ouvriers ocriers ou petits propriétaires fonciers (la famille Maurizot) ou qu'ils soient des industriels ocriers (les familles Anselme, Julian, Jean, Janselme). Certains ocriers propriétaires fonciers profitent même de cette nouvelle manne pour remettre en valeur leur domaine. Ils rénovent leur habitat, achètent du matériel agricole ou encore font de nouvelles plantations de vignes et arbres fruitiers. On assiste localement à une sorte de renforcement respectif entre le monde rural et le monde industriel. Dans certaines familles de petits cultivateurs, il n'est pas rare que l'un de ses membres (parent ou enfant) travaille partiellement selon la saison soit aux champs, soit à la mine d'ocre. Ce mélange d'activités accroit globalement le niveau de vie des habitants du Pays d'Apt (Simoni, 1992).

Entre 1914 et 1918, la Première Guerre mondiale vient stopper l'essor de la mine d'ocre. À Gargas, les mines de Bruoux de la fabrique Janselme sont laissées à l'abandon durant tout le conflit et se retrouvent complètement noyées sous plusieurs mètres d'eau. Quant aux grosses sociétés telles que la SOF et la Compagnie des Ogres Françaises, elles n'arrêtent pas complètement l'exploitation des mines d'ocre. Ce sont principalement les femmes qui remplacent les ouvriers partis au front (Tur, 2004). Néanmoins, pendant quatre à cinq ans, la plupart des exploitants ocriers vit du revenu agricole des fermes qu'ils n'ont jamais abandonnées. Prévoyants mais également attachés à leur patrimoine, ils tiennent là leur unique ressource en ces temps difficiles. Une fois de plus, la terre prodigue l'essentiel pour vivre à une population attirée par une trop rapide expansion de la mine d'ocre, soumise aux aléas des conflits militaires ou des crises éco-

¹³ « Les Carrières et les lavages d'ocre de la maison Janselme », *La Revue générale illustrée*, Série H.V. – Sud-Est, avril 1901, p. 114.

nomiques. Les vieilles « Gueules Rouges » se reconvertissent en fermiers et s'occupent des labours, des vignes, des semences. Quelques-uns d'entre eux, devenus de petits exploitants ocriers, n'ont pas complètement abandonné leur profession d'origine, celle de cultivateurs. Devant un système industriel désorganisé et peu stable dans la durée, on assiste à un retour à la terre, celle qui malgré les risques climatiques, politiques, économiques nourrit ses habitants.

La guerre finie, les mines d'ocre sont remises en ordre de marche, et la reprise des expéditions d'ocre vers l'étranger nécessite l'augmentation de la production tombée à des niveaux extrêmement bas dès la fin de 1914. Au début de 1919, les mines à ciel ouvert, comme celles de la COF à Bruoux redémarrent rapidement, seuls les bassins et les batardeaux nécessitent quelques réparations. Ce n'est pas le cas pour les mines de l'entreprise Janselme. Avant la guerre, les galeries lui appartenant nécessitent tout un système de pompage des eaux infiltrées ou de celles provenant des sources souterraines – huit pompes sont nécessaires sur douze hectares – que les ouvriers arrêtent avant de partir au front. Au lendemain de la Grande Guerre, inondées et devenues trop dangereuses, plus personne ne peut entrer dans les mines d'ocre souterraines sans avoir éliminé une partie de l'eau. Les galeries des autres exploitants sont dans le même état et il faut abandonner provisoirement ce mode d'exploitation. L'extraction du minerai se fait alors à ciel ouvert ou dans quelques rares galeries asséchées. Il faut presque cinq années de durs travaux et des pompes très puissantes prêtées par un autre exploitant ocrier pour rendre toutes les galeries de la société Janselme opérationnelles et pouvoir continuer ce mode d'exploitation sans risque. Pendant ce temps, c'est grâce à l'approvisionnement en ocre de Rustrel que Paul Janselme peut assurer les commandes qui, dès 1919, affluent et éviter un arrêt définitif de son entreprise (Tur, 2004).

Au sortir de la Première Guerre mondiale, malgré l'importance croissante du groupe des ouvriers ocriers au village, la majorité des actifs de la commune reste occupée par l'agriculture. À Gargas, 59 % des actifs vivent de la terre tandis que 25 % vivent de l'ocre¹⁴. À Roussillon, les agriculteurs représentent encore 55 % des actifs contre 51 % à Rustrel¹⁵. Dans les années 1920, la société ouvrière de l'industrie de l'ocre reprend progressivement ses droits autour de ses trois pôles : la mine, le lavage, l'usine. À la mine travaillent des mineurs d'avancement, chargés de creuser la niche qui constitue le point de départ d'une galerie : c'est le travail le plus fatiguant mais le plus qualifié et rémunérateur. Né le 11 juin 1898 à Roussillon, Moïse Dauphin, ouvrier ocrier démobilisé en 1921, commence à casser des mottes à l'air libre. En 1926, il rentre à la mine :

À raison de dix sous le mètre, il fallait creuser des galeries. On pratiquait un trou de soixante centimètres de diamètre dans lequel on rampait. Du matin, bien avant le jour, jusqu'au soir tard dans la nuit, on ne sortait pas de la mine. On devenait bossu, mais c'était autant d'argent de gagné... En ce temps-là, l'ocre se vendait et nous vivions bien. (Aillaud, Bec, 1986 : 57)

¹⁴ ADV 6M 126, recensements de population, listes nominatives de la commune de Gargas, 1921

¹⁵ ADV 6M 198 et 6M 199, recensements de population, listes nominatives de Roussillon et Rustrel, 1921.

Ces « Gueules Rouges » sont surnommés les « indiens » car l'ocre pénètre leur visage et ne disparaît qu'après plusieurs lavages. À la sortie de la mine, les blocs sont acheminés par tombereau à l'aire de lavage. Le laveur est le second personnage-clé avec le mineur d'avancement : armé d'un diable, il contrôle la séparation du sable et de l'ocre et ouvre les vannes pour remplir les bassins de décantation. Ce travail demande beaucoup de savoir-faire. À l'usine enfin, les ouvriers sont polyvalents et sont supervisés soit par le patron directement soit par un contremaître. Dans ce contexte d'après-guerre marqué par les nombreuses pertes humaines conjuguées à la reprise de l'exploitation de la mine d'ocre, le recrutement des « Gueules Rouges » s'internationalise, s'italianise précisément. De 1919 à 1932, l'entreprise Janselme recrute un total de 163 ouvriers, dont 98 Italiens et 65 Français (Tur, 2004).

La mine d'ocre connaît son apogée au tournant des années 1930. Non seulement les villages ocriers connaissent un regain démographique grâce à la mine d'ocre mais le groupe des habitants vivant de la mine d'ocre connaît son optimum au village. En 1931, à Roussillon, un actif sur cinq travaille à la mine d'ocre. Une analyse fine de la répartition des ouvriers ocriers révèle leur concentration dans les habitations du village. Lorsque l'on décentre le regard du village, les agriculteurs dominent largement les campagnes et représentent environ 54 % des actifs de la commune. Les villages de Gargas et Rustrel sont davantage marqués par la mine d'ocre. En 1931, à Rustrel, il y a pratiquement autant de paysans (38 %) que d'ouvriers ocriers (33 %). À Gargas, le village concentre une centaine d'ouvriers ocriers représentant le tiers de la population active.

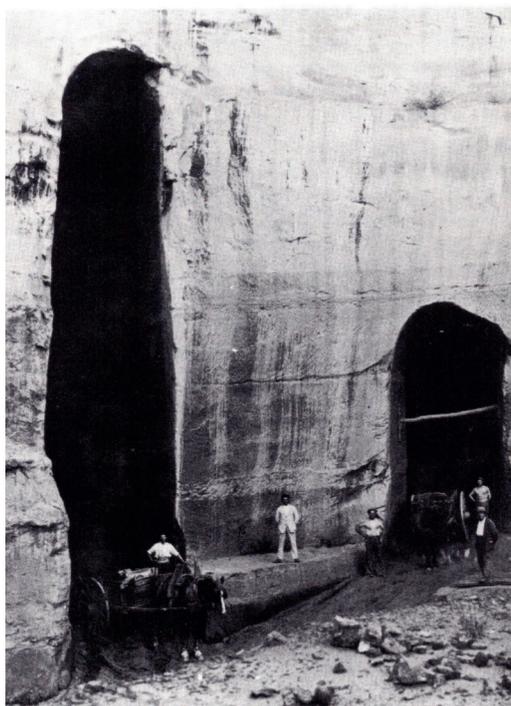


FIGURE 2 : PHOTOGRAPHIE DE DEUX MINES D'OCRE SOUTERRAINES DE LA SOF À GARGAS, ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE VAUCLUSE, 1926.

La mine d'ocre poursuit alors son expansion, le nombre de « Gueules Rouges » augmente, mais les conditions de vie ne s'améliorent pas nécessairement pour tous. De manière générale, patrons et ouvriers se côtoient « en bonne entente » et un « petit paternalisme » s'exerce alors dans les mines d'ocre. Les revendications ouvrières sont rares, voire absentes. Parce qu'ils n'ont que tardivement conscience de leur existence en tant que classe sociale, les ouvriers ocriers ne créent un syndicat que très tardivement, au milieu des années 1920. Seules deux revendications, portées par le nouveau syndicat en 1925 et 1926, concernent le respect de la loi de huit heures et une demande de hausse de salaires de 20 %, accordée dans l'ensemble des établissements. Tous les mineurs ne perçoivent pas le même salaire. Avant 1914, les plus qualifiés reçoivent 0,50 franc de l'heure et travaillent 11 ou 12 heures par jour, tandis que les débutants gagnent eux 0,40 franc. Dans les années 1920, les écarts de salaire sont toujours aussi faibles : 1,60 franc pour les plus qualifiés, 1,50 franc pour les autres. Dix ans plus tard, les salaires ont augmenté et les différences se sont creusées : l'heure est payée 3 à 4,30 francs selon l'expérience. Même si le travail le dimanche n'est pas autorisé, certains mineurs font des heures supplémentaires pour arrondir les fins de mois. Manœuvres et charretiers sont les moins payés, situation paradoxale pour ces derniers, qui, la plupart du temps

propriétaires de leur outil de travail (cheval et charrette), se louent avec lui. Certains ouvriers deviennent contremaîtres, salariés les mieux payés, comme Octave Maurizot, contremaître à la COF et affecté aux mines de Bruoux, qui gagne 850 francs par mois en 1925. Toutefois, la crise économique, qui frappe le monde et la France dans les années 1930, porte un rude coup à la mine d'ocre et à ses « Gueules Rouges » dont les conditions de vie sont particulièrement affectées.

Malgré le manque de revenus et la rareté des heures de repos, à Roussillon, des « Gueules Rouges » entrent progressivement dans la « civilisation des loisirs » (Corbin, 1995) par le football. Fondée en 1930 par Pierre Zaccharelli, l'instituteur du village, l'Étoile Sportive de Roussillon compte une part non négligeable de « Gueules Rouges » dans ses premières équipes. Sur les onze joueurs qui composent la première équipe en 1930, cinq travaillent aux mines d'ocre du village. Marcel Tamisier, ailier, est journaliste à la COF. Son frère aîné, Albert, est employé de bureau à l'usine Mathieu. Ce n'est certainement pas un hasard si le premier terrain de football du village est aménagé directement à proximité du massif du Pierroux qui rassemble les principaux lieux d'extraction et les principales usines parmi lesquelles l'usine Mathieu est la plus moderne et la plus importante dans les années 1930. Le football attire rapidement un public nombreux au terrain du Pierroux. Dès 1932, ce sont plus de « 200 supporters qui ceinturent les touches du stade¹⁶ », représentant environ un quart de la population du village. Les « Gueules Rouges » ne disposent que de peu de temps libre avant 1936. Avant l'apparition des congés payés en 1936, la semaine de travail compte six jours sur sept. Les seuls repos sont les dimanches et les jours fériés. Mal payés, les ouvriers occupent une partie de leur maigre temps de repos à compléter leurs faibles revenus, ce qui empêche les « lions rouges » de s'entraîner et de participer aux compétitions du district de Provence.

Bien qu'avec le Front populaire, les conditions de vie des « Gueules Rouges » deviennent un peu plus faciles et celles du travail, mieux réglementées, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, la production des mines d'ocre s'effondre – en 1938, avec 20 000 tonnes, elle représente près de la moitié de la production de 1929 –, ce qui entraîne un départ important d'ouvriers. Cette diminution est également accentuée par l'évolution des techniques d'exploitation et de traitement de l'ocre. Les moteurs thermiques des pompes et des machines laissent progressivement place aux moteurs électriques, qui, conjugués à l'introduction du camion dans le mode de transport du minerai, entraînent une augmentation du rendement et un moindre besoin de main-d'œuvre. Élie Icard, ouvrier-ocrier dans les mines de Roussillon depuis ses treize ans, quitte cette industrie à ce moment-là pour rejoindre Berre et ses industries pétrochimiques en plein développement (Simonin, 2000). À la fin des années 1930, le salaire des « Gueules Rouges » reste faible, environ trente francs par jour contre un salaire d'environ soixante-dix francs par jour pour un ouvrier non qualifié dans les industries à Berre. Les années 1930 marquent ainsi le début d'un déclin de la mine d'ocre et de ses « Gueules Rouges » en Luberon.

¹⁶ *La Gazette sportive*, 2 avril 1932.

3. La fin des « Gueules Rouges » au village. La mine d'ocre en mutation (second XX^e siècle)

Et tout cela cependant n'est que de la poussière, de la poudre impalpable et mouvante. Un symbole ? Pourquoi pas ? Symbole de la fragilité des hommes et aussi du labeur magnifique de ces mêmes hommes, qui s'accrochent au sol, le creusent, le taraudent et en font une nouvelle richesse¹⁷.

Ces mots de Paul-Émile Cadilhac, journaliste, écrits dans *L'Illustration* en 1942, en disent long sur la place de la mine d'ocre au village au début des années 1940. Les hommes s'y accrochent mais ils ne peuvent pas enrayer son déclin. Après la guerre, et durant quelques années, l'exploitation de la mine d'ocre reprend, mais, avec 13 000 tonnes produites en moyenne, elle n'atteint plus jamais la quantité extraite et commercialisée d'avant 1940. Ni les progrès apportés par la mécanisation de certaines opérations, ni l'aide provisoire des prisonniers de guerre allemands dont certains font venir, durant une courte période, leur famille, ne suffisent pour rentabiliser cette industrie dépassée par de nouvelles techniques de fabrication de colorants à base d'oxyde de fer artificiel mélangée avec de l'argile. Un peu avant 1950, ce sont une demi-douzaine de prisonniers annamites qui succèdent aux Allemands (Saurel, 2013).



FIGURE 3 : PHOTOGRAPHIE D'UNE MINE D'OCRE À CIEL OUVERT DE LA SOCIÉTÉ MATHIEU À ROUSSILLON - L'ILLUSTRATION, 12 SEPTEMBRE 1942

¹⁷ *L'Illustration*, 12 septembre 1942.

Revenu à Roussillon, Élie Icard devient contremaître pour le compte de la firme Chauvin et Lamy. En 1945, il est chargé d'ouvrir et d'exploiter une mine d'ocre souterraine avec une vingtaine d'ouvriers sous ses ordres. Son témoignage montre à quel point, à la fin des années 1940, la mine d'ocre ne s'est pas modernisée et souffre d'une faible productivité (Aillaud, Bec, 1986 : 26-27). Cette absence de modernisation accélère la désindustrialisation de la mine d'ocre et la fin des « Gueules Rouges » au village. Elle se perçoit bien dans la composition sociale de la première équipe de football de l'Union Sportive de Gargas, fondée en 1948, qui rassemble cinq ouvriers, trois agriculteurs et trois artisans. Parmi les cinq ouvriers, la seule « Gueule Rouge » est René Castelli, ouvrier ocrier aux mines de Bruoux. Le temps où la mine d'ocre faisait vivre une grande partie des actifs de Gargas semble bien révolu. Parallèlement au déclin de la mine d'ocre, la population des villages ocriers recule jusqu'à la fin des années 1950. À Roussillon, l'Étoile Sportive, mise en sommeil par manque de ressources humaines suffisantes en 1948, renaît quelques années plus tard par l'intermédiaire d'Edmond David, restaurateur, sous le nom d'Entente Sportive. Après avoir arpenté de nombreuses villes dans toute la France, ce grand chef de cuisine s'installe à Roussillon en 1950¹⁸. L'ouverture du restaurant David marque d'une certaine manière les prémices de la mutation touristique du village de Roussillon. Son fils Jean, doté de certaines qualités techniques, mène l'attaque des « lions rouges » au milieu des années 1950. Il n'y a plus aucune « Gueule Rouge » dans l'équipe. Composée de quatre agriculteurs, deux commerçants, trois artisans et deux ouvriers, elle reflète la population active du village.

Jusqu'à-là étrangers aux revendications ouvrières, les dernières « Gueules Rouges » se syndiquent. Élie Icard se syndique à la CGT et adhère au Parti Communiste, poussé par un copain ocrier de Rustrel, fervent communiste. La plupart des grèves d'après-guerre concerne des augmentations de salaire, jamais des améliorations des conditions de travail. Au début des années 1950, les salaires d'ocriers, qui vont de huit mille à dix mille francs par mois (journée de huit heures), de l'ouvrier le moins spécialisé au contremaître, sont toujours bas et peu attractifs. Les allocations (suppléments familiaux, salaire unique) permettent à Élie Icard de totaliser vingt-trois mille francs mensuels, guère plus que le coût de la vie à Roussillon à cette époque (Wylie, 1968).

¹⁸ *Le Provençal*, 7 avril 1951.

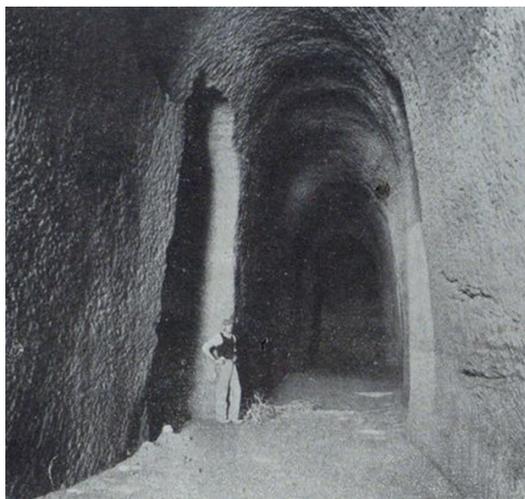


FIGURE 4 : PHOTOGRAPHIE D'UNE MINE D'OCRE SOUTERRAINE DE LA SOCIÉTÉ MATHIEU À ROUSSILLON - L'ILLUSTRATION, 12 SEPTEMBRE 1942

Bien qu'en 1951, il ne reste que quatorze « Gueules Rouges » à Roussillon, c'est encore un des seuls métiers auxquels pensent les parents les plus démunis pour leurs enfants, comme l'écrit dans une rédaction un élève de quatorze ans qui vient de réussir son certificat d'études (Wylie, 1968 : 127) : « Le métier de mon père, c'est ocrier. Il l'a choisi parce qu'il n'y a guère de travail et que lorsqu'il est arrivé en France il ne connaissait personne. Il a appris le métier en faisant connaissance de quelques hommes qui travaillaient dans les mines d'ocre. Mes parents veulent que je devienne ocrier ou que j'aille travailler dans une ferme ». Au début des années 1950, pour poursuivre l'exploitation de la mine d'ocre, certaines sociétés tentent de mécaniser l'extraction du minerai. Inadaptée, cette mécanisation entraîne des accidents dramatiques comme celui du 29 novembre 1951 à Gargas. Un engin mécanique accroche un pilier d'une mine d'ocre et une partie de la galerie s'effondre sur trois ouvriers. De nombreuses « Gueules Rouges » du Pays d'Apt viennent leur porter secours en déblayant jour et nuit la galerie. Cette solidarité permet de retrouver les trois corps sans vie.

Ce drame, tel un symbole – comme celui de Liévin pour l'industrie du charbon en 1974 (Fontaine, 2014) – marque le début de l'arrêt de l'exploitation souterraine des mines d'ocre, qui s'achève à la fin des années 1950. Les dernières « Gueules Rouges » sont alors mises à la retraite anticipée ou ne sont pas remplacées. En moins d'une décennie, la désindustrialisation de la mine d'ocre est fulgurante – un exemple qui invite à complexifier les chronologies de la désindustrialisation selon les territoires (Fontaine, Vigna, 2019). À Gargas, la société Janselme représentée par son seul fils, Paul, termine son activité en 1962 après 75 années d'existence. Certains diront que la fameuse règle des trois générations qui veut que la première crée l'entreprise, la deuxième la déve-

loppe et enfin la troisième l'enterre, est ici confirmée. En 1963, à Roussillon, c'est la société Mathieu qui cesse ses activités. Peu de temps après, la COF, après avoir tenté une reconversion infructueuse, ferme à son tour. À Gargas, les enfants commencent à explorer ces sites abandonnés où ils satisfont leur curiosité. Ils explorent les galeries qui se remplissent d'eau avec leurs wagonnets rouillés toujours sur leurs rails, près des derniers monticules de minerai visibles que les dernières « Gueules rouges » ont extrait des mines. Les traces de la mine d'ocre ne sont donc pas rendues immédiatement « invisibles » (Fontaine, 2016). Des carrières à ciel ouvert, en particulier celle du Temple à Gargas, deviennent de véritables piscines très dangereuses. D'autres sont réemployées pendant quelques années comme dépôts des déchets ménagers de la ville d'Apt. Quelques galeries sont reconverties en champignonnières, mais cette nouvelle activité ne perdure que quelques décennies. La production de champignons de Paris est modeste et n'atteint pas le stade industriel comparable à celui qu'a représenté l'exploitation de l'ocre (Saurel, 2013). Néanmoins, la mine d'ocre ne disparaît pas du paysage, ni des équipes de football de l'ES Roussillon des années 1950 aux années 1970. Des ouvriers champignonnistes tel Gérard Puche, d'origine espagnole, pratiquent le football dans l'équipe du village.

Cependant, à la fin du XX^e siècle, le Luberon, et plus largement le Vaucluse, entament leur révolution touristique, qui entraîne la mise en scène de la mine d'ocre (Legal *et al.*, 2013), destinée alors à de nouveaux usages patrimoniaux, touristiques et culturels (Debary, 2002 ; Kourchid, Melin, 2002) à Roussillon, Gargas et Rustrel. À Roussillon, les années 1970 voient l'accélération de sa transformation d'une commune rurale en un village touristique basé principalement sur ses mines d'ocre (Pringle, Schaefer, 2012). L'usine Mathieu, construite en 1921, et qui pendant l'entre-deux-guerres permet la production de 1000 tonnes de pigment par an, devient en 1988 le Conservatoire des ocres et pigments appliqués. Créée en partenariat avec la commune et le Parc naturel régional du Luberon, l'association Ôkhra contribue à la sauvegarde du savoir-faire sur l'utilisation de l'ocre. À Gargas, la mairie aidée par la Communauté européenne, aménage les mines de Bruoux afin que des visiteurs et touristes puissent découvrir l'histoire de l'exploitation de la mine d'ocre au village. Enfin, à Rustrel, le « Colorado Provençal », ancienne mine d'ocre à ciel ouvert exploitée de 1871 à 1993, devient progressivement un des sites les plus touristiques et les plus célèbres du Luberon. Toutefois, l'image contemporaine de la Provence se bâtit sur son « ensauvagement » (Chamboredon, Méjean, 1985). Afin d'attirer un tourisme devenu peu à peu une ressource économique majeure, les traits industriels de la région, pourtant bien réels, sont minorés pour mettre plutôt en avant les représentations de la Provence comme espace « naturel » et défini avant tout par une histoire (antique, médiévale) d'avant l'industrie. Si une mine d'ocre est encore aujourd'hui exploitée par la SOF à Gargas, dernière entreprise qui exploite et transforme le minerai ocreux en ocre pure en Europe, elle constitue avant tout un pan à valoriser du patrimoine industriel du Luberon.



FIGURE 5 : PHOTOGRAPHIE DE L'AMÉNAGEMENT DES MINES D'OCRE DE BRUOUX POUR LEUR MISE EN TOURISME À GARGAS - SITE WEB DE LA MAIRIE DE GARGAS, 2010

Conclusion

Les archives des mines d'ocre et de leurs « Gueules Rouges » permettent d'esquisser d'importantes transformations économiques, sociales, culturelles et paysagères des villages ocriers du Luberon entre la fin du XIX^e siècle et celle du XX^e siècle. Alors que la mine d'ocre est exploitée de manière artisanale par quelques ocriers à Roussillon d'abord, puis à Rustrel et Gargas, à la fin du XIX^e siècle, elle se diffuse dans un paysage rural, marqué par une crise du monde agricole sans précédent et constitue un véritable refuge économique pour de nombreux paysans, qui s'avèrent être les premières « Gueules Rouges ». Elle profite également aux paysans-ouvriers polyvalents, le plus souvent journaliers, progressivement transformés en ouvriers-paysans. D'abord au cœur du système proto-industriel, la pluriactivité des uns et des autres s'incline à l'aune d'une industrialisation croissante de la mine d'ocre. Néanmoins, l'histoire de la mine d'ocre et de ses « Gueules Rouges » en Luberon illustre toutes les difficultés du passage du monde rural à l'industrialisation moderne : les très petites unités ne grandissent guère, elles sont même souvent victimes de processus de sélection interne, et les structures familiales demeurent. Le modeste patronat partage avec ses ouvriers des origines rurales et parfois même paysannes. Mais cette histoire vient aussi confirmer que même en l'absence du passage du stade proto-industriel au stade industriel, la mine d'ocre connaît une forme de réussite. Elle n'est certes pas, faute d'une réelle industrialisation, celle de l'exact modèle proto-industriel, mais elle est celle d'un système

économique qui, jusqu'à la crise de l'entre-deux-guerres, permet le maintien d'une population ouvrière dans un espace rural où la question sociale ne s'est jamais posée avec la même acuité qu'en milieu urbain. Cependant, ce mode d'équilibre économique trouve ses limites lorsque survient la crise des années 1930. La mine d'ocre est alors certes victime de la concurrence des oxydes artificiels, et elle ne parvient pas à se maintenir lorsque ce sont les atouts mêmes de son espace de développement qui se trouvent remis en question. Mais, elle est aussi et surtout victime d'une crise qui, partout en France, engendre de profondes mutations dans le tissu non seulement industriel, mais aussi social d'un pays dont le modèle de développement n'a pas pu faire face aux effets d'une première mondialisation. Si la sociologie des équipes de football révèle la lente mutation des villages ocriers du Luberon, la mine d'ocre n'est pas pour autant complètement abandonnée. Elle est progressivement réinvestie pour faire émerger au village une terre de tourisme aussi triomphant que ses mines d'ocre sont flamboyantes, qui en font aujourd'hui un des stéréotypes les plus populaires du Luberon.

Bibliographie

- AILLAUD G., BEC S. (dir.) (1986), *Ocres : ocres et ocriers du Pays d'Apt*, Aix-en-Provence, Edisud.
- ARNAUD C., GUILLON J.-M. (1989), *Les Gueules Rouges : un siècle de bauxite dans le Var*, La Valette du Var, Association des gueules rouges du Var.
- CHAMBOREDON J.-C., MEJEAN A. (1985), « Récits de voyage et perception du territoire : la Provence, XVIII^e siècle-XIX^e siècle », *Territoires*, n° 2, p. 1-105.
- COOPER-RICHET D. (2002), *Le peuple de la nuit*, Paris, Perrin.
- CORBIN A. (dir.) (1995), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier.
- DAUMALIN X., DOMENICHINO J., MIOCHE P., RAVEUX O. (2004), *Gueules noires de Provence. Le bassin minier des Bouches-du-Rhône (1744-2003)*, Marseille, Éditions Jeanne Laffite.
- DEBARY O. (2002), *La fin du Creusot ou L'art d'accueillir les restes*, Paris, Éditions du CTHS.
- FONTAINE M. (2014), *Fin d'un monde ouvrier, Liévin, 1974*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- FONTAINE M. (2016), « Visible/invisible. Ce qui reste des mines », *Techniques & Culture*, n° 65-66, p. 74-91.
- FONTAINE M., VIGNA X. (dir.) (2019), « La désindustrialisation, une histoire en cours », *20 & 21. Revue d'histoire*, n° 144.
- GUILLAUME J.-C. (1997), *Le travail de l'ocre dans l'Auxerrois (1763-1966). Une industrie rurale*, Auxerre, Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne/Éditions de l'Armançon.
- KOURCHID O., MELIN H. (2002), « Mobilisations et mémoire du travail dans une grande région : le Nord-Pas-de-Calais et son patrimoine industriel », *Le Mouvement social*, n° 199, p. 37-59.
- LEGAL S., BALME C., BARROIS M., PERESSINOTTI D. (2013), « Le massif des ocres : de l'industrie au tourisme durable », *Cahiers de géographie*, n° 15, p. 143-148.
- LEVY-LEBOYER M. (dir.) (1996), *Histoire de la France industrielle*, Paris, Larousse.
- LOCCI J.-P. (1999), *L'exploitation des ressources minérales en Vaucluse aux XIX^e et XX^e siècles*, Avignon, ASPPIV.
- MENDELS F. (1972), « Proto-Industrialization : The First Phase of the Industrialization Process », *The Journal of Economic History*, vol. 32, n° 1, p. 241-261.
- OLIVIER J.-M. (2004), *Des clous, des horloges et des lunettes. Les campagnards moréziens en industrie (1780-1914)*, Paris, Éditions du CTHS.
- PRINGLE G., SHAEFER H. (2012), *From Rocks to Tiches. Roussillon-en-Provence. Time, Change, and Ochre in a Village in the Vaucluse*, Bloomington, Xlibris.
- SAUREL J.-M. (2013), *Des mines d'ocre sous des champs de blé*, Avignon, Cardère/L'éphémère.

- SAUVE F. (1905), « La Région Aptésienne. Études d'histoire et d'archéologie. II. Gargas », dans *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, deuxième série, tome V, Avignon, François Seguin, p. 324-370.
- SIMONI P. (1992), *L'industrie dans le canton d'Apt au XIXe siècle*, Avignon, ASPPIV.
- SIMONIN F. (2000), *Les ocres, de la belle marchandise... Fabrication à l'usine Mathieu, 1920-1960*, Roussillon, Editions Ôkhra.
- TALBOTIER J. (1992), « L'ocre et Roussillon », in *Un Village de Provence : Roussillon. Histoire et souvenirs*, Apt, Archipal, p. 165-181.
- TAMISIER A. (1936), « Les ocres de la région d'Apt », *Chimie et industrie*, vol. 36, n° 2, p. 3-4.
- TREMPE R. (1971), *Les mineurs de Carmaux, 1848-1914*, Paris, Les éditions ouvrières.
- TUR O. (2004), *Les ocres Janselme*, Avignon, ASPPIV.
- WYLIE L. (1968), *Un village du Vaucluse*, Paris, Gallimard.
- WYLIE L. (1988), « Roussillon, un village dans le Vaucluse, 1987 », *Terrain*, n° 11, p. 29-50.